

RE/TESSER LES LIENS

HYBRIDATION & PETITES RÉVOLUTIONS DANS NOS PRATIQUES EXPÉRIMENTALES DE LA MUSIQUE

*par Ana Servo (texte et recueil de témoignages)
avec la participation de Crys Aslanian, Emma Souharce, Tina Hype, Léa Roger*

Nous faisons partie d'une tradition [américaine] encore invisible il y a 40 ans : celle de l'artiste non virtuose, de l'artiste qui n'aurait pas dû l'être, l'artiste à l'intelligence moyenne, en provenance des banlieues.

(Elisa Ambrogio, du groupe Magik Markers)

Comment nos trajectoires biographiques affectent-elles nos pratiques de la musique, nos parcours politiques et inversement? Dans quelles mesures nos cultures politiques influencent nos pratiques musicales? Comment ces dernières façonnent-elles nos visions politiques ?

Voici quelques questions parmi celles qui ont amorcé cette petite enquête, qui aboutit ici à une déambulation dans les paroles de quatre personnes évoluant dans le champ des musiques expérimentales, du récit de vie à la réflexion autour de sa pratique. Leurs témoignages ont été recueillis par mail. Et entre leurs lignes, c'est moi qui parle.

Je crois que les musiques électroniques possèdent une forme de lutherie très spéciale. Si initialement la synthèse permet d'émuler ou de simuler des choses déjà existantes, elle offre aussi la possibilité de faire émerger des sons qui ne ressemblent à rien d'existant ou qui transitionnent d'un état à un autre. J'envisage le traitement du signal audio comme un geste d'autodétermination, et patcher et moduler comme des pratiques de désir et d'existence très fortes et très queer. Seul·e·s ou collectivement nous branchons, nous filtrons, nous amplifions et nous modulons jusqu'à invoquer des corps sonores. Ces corps nous séduisent par leurs styles, leurs genres, leurs capacités à muter, et déploient des espaces au sein desquels nous nous sentons en confiance, autant par la douceur ou la curiosité de ses corps que par leur puissance.

C.A.

J'écris d'un endroit où je ne peux séparer pratiques artistiques – principalement musicale dans mon cas - et politique/s car, au vu de ma propre trajectoire, elles se sont toujours répondues, nourries l'une l'autre jusqu'à un certain point de fusion les rendant indissociables. Jouer dans des groupes punk, par exemple, a fait office de pont se déployant devant moi, permettant d'approcher pour la première fois des dynamiques (de militantisme) anticarcérale, féministe, queer, des organisations autogestionnaires et solidaires, entre autres. Ces espaces du politique, que j'ai approfondis au fil du temps et des pratiques - dans une volonté de déconstruction et de redéfinition des lignes - m'ont eux-mêmes poussée vers des formes d'expression plus exploratoires, composites et certainement, donc, vers les musiques expérimentales. Les allées et venues n'ont pas cessé depuis, musique et politique entrent perpétuellement en collision, résonnent, s'assimilent.

Ce qui m'impressionnait le plus, c'était la pertinence du «pourquoi faire ça plutôt qu'autre chose» chez les gens, leurs prises de position. Découvrir tout ce milieu allait beaucoup plus loin que juste le son, c'était découvrir tout un tas d'expérimentations sur des manières de vivre, de gérer les flux d'argent, les fonctionnements de groupe et, surtout, la porosité des «rôles». J'avais été très frustrée auparavant de subir l'injonction à choisir entre telle et telle option, entre tel et tel métier, entre tel médium et tel autre et là, tout soudain, parmi la cave12, l'Ecurie et La Reliure (trois associations à Genève) je pouvais à la fois jouer, sonoriser, servir au bar, construire une cabane, peindre un mur, coudre des drapeaux, dupliquer des cassettes, passer des mp3, imprimer des pochettes, accrocher des boules à facettes... Tout ça sans avoir à choisir ni à justifier ma place, c'était un immense sentiment de liberté et ça l'est toujours ! Pour ça, je trouve que c'est déjà une forme de mini-révolution en soit, créer et participer à une micro-économie en passant par des réseaux restreints, des familles, savoir où va l'argent et évincer des intermédiaires, se glisser dans les interstices, se faufiler et rester en mouvement.

E. S.

Aujourd'hui, je suis à la fois compositrice de musique électronique et électroacoustique, batteuse dans plusieurs groupes punk / noise, étudiante au conservatoire, organisatrice de concerts dans des caves ou dans des galeries d'art. Je traverse des espaces parfois sensationnalisés et qu'on a souvent tendance à polariser, dont j'ai moi-même nié la possible porosité, le spectre d'une extrémité à l'autre : ceux des musiques souterraines, bruitistes et des musiques institutionnalisées, ceux des pratiques non-profit, autogérées et des pratiques professionnelles, entre autres.

Longtemps, les multiples héritages de ma classe moyenne peu cultivée (au sens de la culture comme dans France Culture, et pas le terreau régionaliste riche de folklore qui m'a justement cultivée) de petite campagne m'ont fait penser que « l'Art » n'était pas pour moi, mais plutôt réservé à une élite intellectuelle – sinon matérielle – dont je ne fais/ais pas partie. Pourtant, ce sont là aussi ces mêmes héritages qui m'ont peut-être amenée à l'endroit où, pour créer quelque chose, savoir et technique n'étaient justement pas des prérequis indispensables.

Être artiste c'est pas lié à un savoir-faire théorique ou technique type virtuose, mais plus à une pratique de l'instant et une connexion avec ce qui t'entoure. Bien sûr après il y a des savoir-faire, certains musiciens même dans l'impro peuvent être très techniques, moi c'est plutôt le bordel, je sais pas faire autrement, j'ai trop besoin de me surprendre moi-même et d'être à la limite où tout peut se casser la gueule en un rien de temps (ça arrive aussi, c'est le jeu :)

LR.

Pourtant, les musiques expérimentales souffrent d'un accueil fortement imprégné d'incompréhension (quand elles ne sont pas totalement ignorées ou insultées). Elles viennent briser la norme de la construction couplet-refrain, celle de l'instrument à laquelle l'oreille a été aguerrie, elles défient la toute-puissance de la mélodie, de l'harmonie. Et j'observe, à ma petite échelle et de mon point de vue situé, l'impossibilité chronique - pour un public de non-initié·e·s - d'entrer en contact avec elles, car elles apparaissent comme séparées de la vie. Sont-elles élitistes, bourgeoises ?

Les musiques expérimentales sont elles élitistes ? Non, ce ne sont à mon sens pas les pratiques qui le sont, mais encore une fois, les contextes qui les accueillent, les diffusent, les rendent visibles/écoutables, qui ainsi les dénomment, les englobent dans un cadre, ou qui simplement donnent telle ou telle allure à ce qui est en train de se produire. Sont-elles bourgeoises ? Question qui en découle. Encore une fois, il m'apparaît difficile d'englober un champ si large dans une réponse. Oui, elles peuvent l'être, au même titre que l'art contemporain peut l'être, même s'il m'apparaît davantage possible de faire exister une forme de subversion dans ces musiques et, encore une fois ou surtout, leurs contextes d'apparitions, qu'avec l'art contemporain, qui à mon sens subit parfois sa structuration établie, et son statut d'art comme séparé de l'activisme.

T.H.

Dans Pour une esthétique de l'émancipation, Isabelle Alfonsi tente de montrer la façon dont plusieurs œuvres d'art du siècle dernier – dans le livre, spécifiquement réalisées par des femmes, personnes non-binaires, homosexuel·le·s – ont été vidées de leur engagement politique, écartées du contexte de fabrication dans lequel elles sont nées, par ceux qui ont écrit l'Histoire de l'Art. Cette amputation rejoint quelque part l'idée du white cube*, qui amène à penser les œuvres comme « œuvres en soi », une sorte de vision essentialiste niant l'inscription de ces dernières dans des environnements historiques, sociopolitiques, affectifs. Pour atteindre une espèce d'universalisme – tout à fait discutable - l'Art devrait flotter au-dessus du monde matériel, s'en déconnecter. Ceci vient déterminer à la fois la façon de produire et celle de recevoir. L'Art devient (prétendument) insaisissable, les œuvres inaccessibles : impossible alors de s'y référer, de les replacer dans nos propres mythologies, de les rattacher à nos engagement politiques, militants.

Certain·e·s voient ces pratiques comme un jeu un peu tordu, déconnecté de la réalité ou de la société, alors qu'elles sont pour moi nécessairement empreintes de vivant, d'expériences, de glanages (qu'ils soient de langages, d'outils, de sons, de rencontres), et je crois et j'espère une certaine force de rassemblement, de décloisonnement, de symbiose. Cela tient sans doute à ceux et celles qui les pratiquent, en parlent, les écoutent, les cultivent : réussir le difficile exercice de ne pas s'enfermer dans le confort de petites sphères, en parler ailleurs, remettre en question les contextes qui les portent, trouver les passerelles qui les rendent accessibles. Peut-être sa force réside t elle dans le fait qu'elle soit difficilement consommable (en ce qu'elle nécessite une attention et une certaine curiosité) et qu'il faut s'employer à la maintenir mouvante, hybride, vivante.

T. H.

Je vois aujourd'hui dans mes pratiques expérimentales de la musique un terrain où je peux et veux détruire, déconstruire, refaçonner, débinariser mon regard et ce qu'il fabrique. Travailler à l'altération de la musique normée/normative pour aller vers des formes hybrides, c'est en miroir travailler à l'hybridation de tout le reste : celle de mon corps, de mes mots, de mes gestes, de mon environnement. C'est ce que j'ai cherché et cherche encore dans mes chemins politiques, queer, féministes, anticapitalistes, etc..

L'effort de transmission me semble également indispensable, il induit la visibilisation du lien, pour faire émerger les (contre-)Histoires et amener à (re)produire dans un monde qui est mien/nôtre. Ecouter Pauline Oliveros est une expérience fantastique, écouter Pauline Oliveros en la sachant féministe, lesbienne, en connaissance de son amitié avec Annie Sprinkle, l'est encore plus car cela me permet de rétablir le lien, entre elle et moi et tou·te·s les autres – ce lien qui fait jaillir communauté, la «parenté» comme évoquée par le make kin** de Donna Haraway.

Longtemps mes modèles étaient des hommes, et puis progressivement à force de tourner, et rencontrer les rares musiciennes que je voyais, c'est finalement elles qui sont devenues mes modèles autant que j'étais les leurs, bref j pense que sans se le dire on s'est vachement influencées les unes les autres, pas dans la musique qu'on voulait faire, mais dans la force qu'on avait envie de déployer, dans le fait d'être légitimes d'être là. Je trouve qu'il y a une belle sororité entre les femmes dans le milieu de la musique expérimentale. Je ne nous sens pas en compétition, j'ai l'impression qu'on est toujours contente quand l'une ou l'autre fait un truc chouette.

L. R.

Perso, ça ne fait que depuis cette année que je prends vraiment du plaisir à jouer seule en live, que je n'ai plus peur et je le dois pour beaucoup au fait d'avoir pu partager la scène avec des femmes, échanger avec elles et apprendre de leurs expériences, via le réseau Polyphone (Paris) / OWO (Open Women Orchestra), notamment et surtout récemment grâce à Julie Semoroz, amie, coloc et collègue qui bouillonne, bouscule et n'hésite pas ! Ensemble, on se marre à fond, on gueule, on cherche des contrastes, on prend soin autant dans le quotidien que sur scène. Je crois que ça se sent et j'espère que c'est contagieux ! Est-ce que c'est déjà une forme d'activisme discret ?

E. S.

Constituer des archives, ré/aborder l'Histoire en re/tissant une toile sur laquelle il est possible de rebondir collectivement, explorer des territoires en friche, se faufiler dans les replis, mettre la main à la pâte, dans le camboui et dans les câbles, c'est autant de chemins qui permettent de cultiver et de déployer nos imaginaires et nos utopies, de faire résonner nos héritages complexes avec nos possibles futurs. Et bon, c'est peut-être déjà une petite révolution.

(☯x☯u)

(☀~ ~)

* « Make kin, not babies ! » est une expression chère à Donna Haraway – biologiste et philosophe féministe. Elle a été traduite en français par « Faites des parents, pas des bébés! ». « Parents » est entendu ici au sens de « proche », quelqu'un-e avec qui tisser des liens et faire « famille » en dehors de la généalogie.